

t. e danger »



« Le Soir » et Mussolini

C'est une histoire aujourd'hui méconnue mais *Le Soir* fut l'un des premiers parmi les grands journaux européens à alerter sur les dangers du fascisme. Le premier rédacteur en chef, Auguste Cauvin, dit D'Arsac, connaissait très bien Benito Mussolini, formé comme lui à l'école du journalisme révolutionnaire et devenu son collègue durant la Grande Guerre comme journaliste au *Il Popolo d'Italia*, journal alors partisan résolu d'une intervention armée aux côtés des Alliés. Dans un premier temps, D'Arsac ne réagit pas à la création des Faisceaux de combat (mars 1919) et à la Marche sur Rome (octobre 1922) mais le meurtre du député socialiste Matteotti le fait bondir. Le rédacteur en chef part alors en guerre contre le fascisme : les services de presse de l'Italie à Bruxelles démarquent soigneusement *Le Soir* et expédient leurs découpages à Rome où Mussolini apprécie peu les vérités de son ancien confrère. Mais D'Arsac est décidé à aller plus loin : il ouvre les colonnes du *Soir* à des exilés antifascistes vivant à Bruxelles et finance une partie du vol du jeune poète Lauro De Bosis qui, en 1931, larguera des tracts antifascistes sur Rome. *Le Soir* publiera son manuscrit *Storia della mia morte. Il volo antifascista su Roma*, écrit avant cette action de bravoure où De Bosis laisse la vie. (*Le Soir* dans *l'Histoire*, Jacques Hereng, chez Luc Pire).



Auguste D'Arsac.
© D.R.

une forte matrice marxiste. Aujourd'hui, selon moi, on ne révoquera pas la culture démocratique en brandissant les drapeaux rouges comme c'était le cas. Il faut impliquer plus largement tous les démocrates, pas seulement ceux qui ont une certaine vision idéologique, et retrouver une identité, une stratégie qui recueille l'héritage du socialisme du XX^e siècle.

Autre chose : dans *La Repubblica*, en mars dernier, vous signiez un article à propos de l'Ukraine où vous expliquiez que le peuple ukrainien combattait pour ce que nous avons été, ce que nous serons... Qu'en est-il six mois plus tard ? J'ai écrit cet article alors que la guerre avait juste commencé. Mon regard s'est un peu modifié. Je continue à penser que les démocrates européens ne peuvent que soutenir un peuple qui se soulève contre l'envahisseur, mais au fil de ces six mois, à moi comme à d'autres observateurs, il est apparu évident qu'en plus de cette dimension, cette guerre en a une autre : c'est une guerre insérée par ailleurs dans une vaste stratégie géopolitique de domination mondiale, où les Ukrainiens combattent aussi, par procuration, pour les Américains et l'Otan. Cela me pousse à estimer – c'est un sujet controversé, je le sais – que la consolidation politique de l'Europe, avec une vraie unité politique, et une force militaire, doit être une priorité, cela afin que nous puissions rester neutres à l'avenir lors d'un prochain conflit.

cueil, une autre route vers le pouvoir, un autre électoralat. Il ne cessera de chercher cette voie tout en tentant de rétablir un rapport avec de vieux camarades socialistes, car ce sont ses racines. Ce sont ses racines alors que le parti socialiste était le parti de l'espoir, l'espoir simple dans l'avenir, l'idée que la vie des enfants serait meilleure que celle des parents, que l'humanité progresse... Après la guerre, Mussolini se rend compte que les gens ont vécu dans la peur de longues années, celle des tranchées, il comprend cela, et se dit que si l'espoir est puissant, une autre passion politique est très puissante elle aussi, la peur, qu'il pourra transformer en haine, sentiment mobilisateur. Du reste, de quoi a-t-on peur politiquement sinon des espoirs des autres ? En l'occurrence, la petite et grande bourgeoisie, à l'époque, a peur de l'espoir généré par la révolution socialiste. Aujourd'hui, la droite alimente la peur générée par les espoirs des migrants. Mardi après-midi, j'étais en rue à Bruxelles et j'ai vu surgir tout à coup un groupe de jeunes bruyants, j'ai eu peur un bref moment, avant de comprendre qu'il s'agissait de jeunes Marocains qui fêtaient la victoire au football, leur espoir...

A propos d'« espoir », dans tout ce contexte, la gauche est-elle défaillante ? Il est certain que l'affirmation des mouvements souverainistes ou populistes coïncide avec un moment de crise historique de la gauche. Pensez à l'Italie, le pays où évoluait le plus grand parti communiste d'Europe occidentale. A cette crise historique, s'ajoute une autre crise aussi lourde, celle de la construction européenne. Où est passé l'espoir dans l'Europe ? Nous vivons une phase de contraction dépressive, mélancolique de l'Europe, crépusculaire, loin de la phase d'expansion jusqu'aux années nonante.

ABONNÉS



Sur notre site et notre application, retrouvez les versions longues de nos interviews et notre podcast.

Tiago Rodrigues « Une bombe artistique »

ENTRETIEN
BÉATRICE DELVAUX

Tiago Rodrigues, le metteur en scène portugais et nouveau directeur général du Festival d'Avignon est le président de la 16^e édition du prix du Livre européen, conquis par une œuvre qu'il considère comme majeure.

M, l'homme de la providence d'Antonio Scurati vous a bouleversé ?

Oui, bouleversé car il nous présente un mariage formidable entre, d'une part, une réflexion citoyenne sur l'Europe contemporaine, les menaces qui pèsent sur une idée de démocratie, et, d'autre part, l'histoire via un travail de recherche minutieux et passionné. Le tout avec une inventivité littéraire et un artisanat narratif extraordinaires. Son livre est non seulement un document formidable de pensée historique mais aussi un geste majeur d'invention artistique. Scurati a réussi un labyrinthe à la fois fictionnel et poétique, relié à la reproduction de documents et de témoins. Il y a, dans *M*, l'inventivité d'une littérature documentaire très rare. Cela m'a fait penser à Svetlana Alexievitch (Prix Nobel de littérature) et à sa capacité de nous interroger profondément et de nous bouleverser avec son travail documentaire. *M* est pour moi une très grande découverte.

Vous l'avez qualifié de « bombe artistique » ?

Oui ! Je suis très sensible à la cohérence entre une recherche politique et artistique et, ici, à aucun moment le politique n'exige de compromis de l'artiste, ni l'artiste du citoyen. Il y a chez Scurati une harmonie féroce entre le citoyen et l'écrivain vraiment bouleversante.

Qu'est-ce qui vous a le plus marqué sur le fond : la personnalité de Mussolini, l'ambiance de l'époque, la servilité des foules ?

La cécité de l'entourage. L'infrastructure totalitaire se nourrit d'une espèce de cécité de la peur, mélange de lâcheté des voyants et d'aveugles emportés par le charisme et la démagogie. C'est surtout dans cet entourage qu'on retrouve notre temps présent et pas nécessairement dans la personne de Mussolini, sa rhétorique et ses actions qui nous montrent l'histoire du XX^e siècle et l'essence – le parfum – du fascisme. Mais « l'eau de Cologne » du fascisme, qu'on sent encore au XXI^e siècle en Europe, on la retrouve dans l'entourage. Ce fut une grande découverte pour moi : on vit en Europe aujourd'hui le mélange entre l'arrivée au pouvoir, dans plusieurs pays, de nationalistes, de populistes et d'extrémistes et on a peut-être tort d'essayer de faire la comparaison entre leurs leaders et les leaders fascistes d'avant, car on va alors retrouver des différences de personnalité, de rhétorique, et même parfois de conviction politique. Or, c'est dans la stratégie de persuasion et de rassemblement de cet entourage qu'on trouve un écho effrayant de l'ascension fasciste du XX^e siècle. Quand Scurati nous donne à connaître ces personnages qui entourent Mussolini, mais aussi l'impact de ses discours et de ses actions, on reconnaît l'humus fertile du comportement actuel dans les couloirs du pouvoir.

Dans *M*, plusieurs scènes montrent cet entourage qui fait face à une figure qui avance d'une façon très violente et à une machine tragique, comme si c'était une fatalité, vue comme de la lâcheté ou de l'aveuglement. Mussolini s'impose

comme une figure messianique, le produit pas seulement d'une époque mais de ses discours. Scurati décrit magnifiquement l'impact de Mussolini quand il entre dans une salle et s'adresse à la foule ! Comme artiste de théâtre, je suis sensible à ce portrait d'un réel « performer ».

Le Mussolini de Scurati présente le fascisme comme une religion bien plus que comme une idéologie, imposée par un homme fort qui dit : « La foule est femelle, elle a besoin d'un homme assez habile pour la séduire, la soumettre et la dominer. » C'est vrai encore aujourd'hui ? Les populistes remplissent l'espace du « religieux » ?

Hormis l'efficacité des politiques recherchée par la plupart des citoyens, l'espace est surtout occupé désormais par un mélange de divertissement et de médias. Les candidats messianiques ou les figures qui essayent d'occuper ce vide de représentativité ressenti par nombre de populations en Europe, le font à travers cet espace médiatique. Il y a tant de promiscuité entre les grandes figures de l'extrême droite européenne et les médias, créant une espèce de vertige médiatique populiste, d'information spectacle, de télé réalité informative qui amplifie le discours d'indignation prédateur, qui se nourrit de la peur. Le journalisme sensationnaliste est un allié, volontaire ou non, du populisme.

Comme directeur d'un festival d'art vivant et artiste de théâtre, je vois une vraie rivalité avec cette facilité de discours public qui mélange l'information avec le spectacle audiovisuel. C'est là qu'on simplifie le portrait de la réalité et de la société et c'est cela que l'art, la culture, la littérature et le vrai journalisme doivent combattre en exposant une complexité accessible. Cela impose de rendre démocratique la capacité de déchiffrer, de réfléchir et d'avoir un sens critique.

Scurati fait de façon non manichéenne le portrait d'un Mussolini qui n'est pas un diable machiavélique dont tout le reste de l'Italie aurait été la proie, tout au contraire ; il décrit un processus historique dans des scènes fulgurantes d'adhésion populaire à ce monstre de rhétorique, physique aussi : ce sont les passages les plus effrayants du livre mais aussi les plus beaux. C'est là où l'on voit comment, aujourd'hui, avec d'autres mécanismes, cette exubérance rhétorique sensationnaliste enthousiasme une majorité et prend en otage tout le monde, les moins éduqués comme les intellectuels, les défavorisés comme les nantis.

Le triptyque *M* fait plus de 1.500 pages, votre pièce *Catarina et la beauté de tuer des fascistes* dure 2h30. L'art, la littérature et la presse de qualité sont-ils encore les bons véhicules pour toucher « les gens » ?

Il faut se méfier de l'entre-soi, mais aussi de notre peur de l'entre-soi qui peut paralyser. Je ne suis pas certain que les spectateurs qui ont vu ma pièce à Liège ce week-end étaient tous des convaincus. Quand on fait du théâtre, on ne travaille pas pour les masses, mais à une échelle humaine, un par un. Si trois jeunes de 18 ans, une dame de 80 ans et un homme de 55 réfléchissent après avoir vu *Catarina*, alors jouer à Liège est justifié. C'est la même chose pour un journal : le fait qu'il existe et soit disponible, c'est le point de départ. Après, il faut des outils de service public et de démocratisation qui rendent ces journaux,

ces livres et ces pièces accessibles au plus grand nombre, le plus diversifié possible. Voyez le travail formidable du Théâtre de Liège qui fait venir au théâtre des jeunes de la région qui ne sont pas nécessairement initiés. Je fais confiance à ce partenaire qui a une mission de service public mais je ne vais pas faire des compromis au niveau de la complexité du discours ou de l'œuvre d'art, même si j'écris des pièces pour l'ado de treize ans que j'étais, en banlieue de Lisbonne et qui n'allait jamais au théâtre. Ce n'est pas non plus au journaliste d'effacer une certaine complexité dans son portrait de la réalité. La matrice humaniste européenne, c'est le courage de reconnaître la complexité des situations et sa part de responsabilité. Sans ce courage, on ne va pas participer à des solutions collectives.

Le projet européen peut-il contrer cette montée des extrêmes ?

C'est un projet de résistance aujourd'hui et en ce sens, je ne peux pas être déçu car c'est dans la résistance qu'on reconnaît les adversaires, les menaces et qu'on les combat. Il ne faut pas baisser les bras face aux extrêmes droites qui arrivent au pouvoir ou dans nombre de parlements en Europe : elles n'organisent pas immédiatement des hordes de chemises noires qui expulsent avec des bâtons tout ce qui n'est pas blanc et chrétien de leur pays, mais il faut se méfier furieusement de ce mouvement qui travaille comme une corrosion lente et profonde. Il ne faut pas abandonner la résistance et la mobilisation contre ces mouvements juste parce qu'ils ne pratiquent pas la violence qu'on attendait ou qu'on craignait. Par ailleurs, la guerre absolument inacceptable que mène Poutine en Ukraine nous rappelle l'importance du projet européen comme un projet pour la paix et les valeurs.

Votre Festival d'Avignon incarnera ces convictions ?

Je suis très convaincu par ce qu'écrivait George Steiner dans un très bel essai *Une certaine idée de l'Europe* : tant qu'il y aura des cafés, il y aura une Europe ou un projet européen. Le café est ce lieu d'accès démocratique pour tous, hors du travail et de la productivité, moitié loisir, moitié échange d'idées. Cette idée de café est très attachée à la dimension ludique et intellectuelle qu'a le théâtre, qui est aussi une assemblée humaine où on se rencontre, notamment à Avignon dans l'esprit de Jean Vilar, comme des égaux dans une même salle et sous les mêmes étoiles, face à une même œuvre d'art pour, après, discuter. C'est un festival qui a l'innovation dans son code génétique. Ma candidature était intitulée « Un café lumineux pour l'Europe », défendant cette idée que le festival fait partie de cette constellation d'événements et de lieux où on peut reformuler une partie du projet européen. C'est dans les écoles, les théâtres ou d'autres agoras qu'on a le devoir de mener ce combat.

Le prix du Livre européen

Le prix du Livre européen a été créé à l'initiative de Jacques Delors et de l'association Esprit d'Europe présidée par France Roque. Un comité de parrainage présidé par Pascal Lamy sélectionne cinq ouvrages proposés au vote d'un jury composé de journalistes européens, dont *Le Soir*, et présidé par de grandes personnalités différentes chaque année – Tiago Rodrigues, directeur du Festival d'Avignon, succède cette année au réalisateur Adam Price (*Borgen*). Le cinéaste Oliver Stone, le metteur en scène Krzysztof Warlikowski ou l'actrice Carole Bouquet les avaient précédés. Le prix de 10.000 euros est remis en décembre au Parlement européen.